

Paru en anglais dans le magazine culturel canadien *CAN*, vol. 1, no. 1 (juillet 1998)  
 Rééd. in *Ethnopsy*, 2001, n°3, p. 69-88. Paris : Seuil. Coll. Les empêcheurs de penser en rond.

## RETOUR À DELBOEUF

### Un entretien de Todd Dufresne avec Mikkel Borch-Jacobsen

*Todd Dufresne : Depuis plusieurs années, vous vous intéressez au rôle de l'hypnose et de la suggestion dans la psychanalyse. Comment "l'énigme de la suggestion", pour citer la formule freudienne, problématise-t-elle la recherche en psychanalyse ?*

Mikkel Borch-Jacobsen : Comme on sait, Freud était très critique à l'égard du concept bernheimien de suggestion : si la suggestion est censée tout expliquer, objectait-il, qu'est-ce qui explique alors la suggestion ? Il faut dire qu'il n'avait pas tout à fait tort, car la suggestion est indéniablement un concept très vague et mal défini. Lisez les deux livres sur la suggestion que Bernheim avait publiés dans les années 1880 et vous vous rendrez très vite compte que sa notion de suggestion s'enracine dans la psychophysiologie de l'époque. Selon cette "physiologie de l'esprit", comme l'appelait Maudsley, les idées, dès qu'elles cessent d'être inhibées et contrôlées par les fonctions supérieures du cerveau, tendent à agir automatiquement, hors-conscience. En ce sens, la suggestion n'est rien de plus qu'un réflexe psychique, un équivalent psychologique du réflexe rotulien. De toute évidence, ce n'est pas là une explication très satisfaisante, du moins pour nous aujourd'hui.

Mais oublions un instant la théorisation de la suggestion par Bernheim lui-même. Prise en un sens non-technique, la notion de suggestion renvoie à une idée très simple — une idée qui signale un problème, d'ailleurs, plutôt qu'une solution : toutes les interactions humaines sont, précisément, des *interactions*. Les autres réagissent à ce que nous disons ou faisons, ce qui signifie, inévitablement, que nous les "influençons". Une des conséquences de ce phénomène à la fois banal et fondamental, c'est que nous n'observons jamais les situations humaines de l'extérieur, puisque nous participons toujours à ce que nous décrivons. À cet égard, je pense que Bernheim — et plus encore son collègue et ami, le mathématicien, philosophe et hypnotiseur belge Joseph Delbœuf — ont visé juste, et ce dès les débuts de la psychologie expérimentale. Sous le nom de "suggestion", ils ont mis en évidence un phénomène que les psychologues expérimentaux ont appelé plus tard "effet de l'expérimentateur" (*experimenter's effect*), à savoir qu'on a beau essayer de contrôler au maximum les expériences, les attentes de l'expérimentateur vont toujours influencer ou contaminer les résultats. Robert Rosenthal a décrit cet "effet de l'expérimentateur" dans les années 60 et comme on sait, c'est devenu depuis un énorme problème en psychologie expérimentale, un fantôme dans le laboratoire que les psychologues ont le plus grand mal à exorciser.

Or, la "suggestion" de Bernheim et de Delbœuf n'est qu'un nom pour cet inévitable effet qui affecte toutes les interactions humaines. Il me semble donc particulièrement injuste de dire, comme le fait Freud, que la suggestion est seulement le nom d'un mystère. La suggestion est peut-être un mystère pour la psychologie, mais c'est aussi un problème qui doit être reconnu et examiné avant même que nous tentions d'y répondre.

*TD : Quelles sont les implications de la suggestion pour la psychanalyse ?*

MB-J : Elles ne sont de toute évidence pas moins accablantes pour la psychanalyse (et plus généralement pour ce que l'historien Henri Ellenberger a appelé "la psychiatrie dynamique") que pour la psychologie expérimentale. Si même les modèles expérimentaux les plus sophistiqués ne peuvent empêcher les attentes et les demandes de l'expérimentateur de contaminer les résultats, que dire alors de la relation hautement "transférentielle" entre

l'analysant et son analyste ? Il est assez clair que l'analysant va fournir à l'analyste toutes les "confirmations" que celui-ci désire. François Roustang a souligné ce point il y a déjà une vingtaine d'années et je vois mal comment son argumentation pourrait être contestée, même d'un point de vue analytique. De ce point de vue, ce n'est pas un hasard si Freud a tellement tenu à distinguer la manipulation analytique du transfert d'une manœuvre de suggestion. Comme il se le demandait lui-même dans la 27<sup>e</sup> conférence d'*Introduction à la psychanalyse*, si le transfert produit des effets suggestifs, comment pouvons-nous être sûrs que les soi-disant "découvertes" (*Funde*) de la psychanalyse ne sont pas tout simplement des artefacts de la situation analytique ? Le fait est qu'on ne peut pas, ainsi que j'ai essayé de l'indiquer en 1985 dans "L'hypnose dans la psychanalyse" (repris dans *Le lien affectif*, 1991). Soit dit en passant, Adolf Grünbaum, dont je ne connaissais pas le travail à l'époque, était déjà arrivé à cette même conclusion dans *Les fondements de la psychanalyse* (1984 pour l'édition américaine). Le refoulement, l'inconscient, les fantasmes œdipiens, la sexualité infantile, le transfert — ce ne sont pas là des phénomènes objectifs, ni des concepts basés sur "l'observation" méticuleuse des données cliniques. Ce sont les produits du dispositif analytique, des stratégies interprétatives de l'analyste, de ses attentes théoriques et de l'empressement du patient à répondre à ces dernières. Quoi qu'en dise Freud, la psychanalyse produit ou "suggère" les données sur lesquelles elle s'appuie. C'est d'ailleurs pourquoi il est si difficile de la réfuter : elle fonctionne comme une perpétuelle prophétie auto-réalisatrice.

*TD : Si la suggestion est le problème central des relations sociales, n'est-elle pas aussi le problème central des sciences humaines en général ?*

MB-J : Sans doute, quoiqu'il serait sans doute nécessaire de trouver un meilleur terme que celui de "suggestion". Il est clair que ce n'est pas seulement la psychologie (clinique ou expérimentale) qui est affectée par ces effets de boucle. On le sait bien, le regard de l'anthropologue perturbe ou même détruit les cultures qu'il étudie. De même, les théories développées par les sociologues, les économistes ou les politologues affectent en retour les phénomènes qu'ils sont en train de décrire. L'historien recrée et change le passé en fonction de préoccupations présentes et ce faisant, il change la manière dont nous nous percevons nous-mêmes, etc. À n'en pas douter, tout cela remet en question la notion même de "sciences" humaines ou sociales. De fait, nous devrions en revenir à Delbœuf et prendre au sérieux ce qu'il avait à dire. Sur toutes ces questions, il était particulièrement perspicace.

*TD : Est-ce cela que vous vouliez dire l'autre jour lorsque vous affirmiez que vous vous considérez comme un "disciple de Delbœuf" ?*

MB-J : Je l'ai dit un peu sur le mode de la blague. Mais il est vrai que je prends très au sérieux les implications épistémologiques de ce que Delbœuf a à nous dire sur la suggestion dans l'hypnose. Voyez-vous, Delbœuf n'était pas seulement un hypnotiseur. Il a commencé comme philosophe des sciences (Bertrand Russell admirait beaucoup sa critique des postulats de la géométrie euclidienne) et c'était un penseur très sophistiqué, un ami de Gabriel Tarde, de William James, de Théodule Ribot. Ce que je trouve intéressant chez Delbœuf, c'est quelque chose qu'on ne trouve pas chez Bernheim. Bernheim est très bon lorsqu'il s'agit de montrer que les expériences de ses collègues, comme celles de Charcot, le "Maître" de Freud, sont défectueuses parce que contaminées par la suggestion. Mais il lui arrive rarement de réfléchir sur sa propre pratique. Delbœuf, quant à lui, non seulement montre comment les expériences de Charcot sont défectueuses, mais il admet en permanence que les siennes sont pareillement basées sur ses propres attentes théoriques. De fait, Delbœuf était capable de faire ce que très peu de chercheurs en sciences sociales sont capables de faire, à savoir réfléchir sur sa propre intervention dans ce qu'ils décrivait ou théorisait. Il est évidemment très difficile de calculer à l'avance les effets de ce que vous êtes en train de dire ou de faire, et on ne peut qu'être impressionné par la subtilité épistémologique dont Delbœuf fait preuve à cet égard.

Bien sûr, ce n'est pas un hasard si une telle conception est venue à l'esprit de gens qui travaillaient sur l'hypnose. L'hypnose est au fond une caricature de l'"effet de l'expérimentateur", dans la mesure où elle affirme et célèbre sans mystère l'influence de l'hypnotiseur sur l'hypnotisé (et vice versa, comme Delbœuf n'a pas manqué de le remarquer). À l'époque, tout le monde — Charcot, Richet, Janet, Binet — essayait de fonder une psychologie scientifique sur l'étude expérimentale de l'hypnose. Mais Bernheim et Delbœuf, dès le départ, ont su percer à jour ce programme et voir que les découvertes et résultats de cette psychologie "scientifique" n'étaient en aucune façon objectifs. De ce point de vue, les implications de cette constatation allaient bien au delà du domaine limité de l'hypnose, car elles portaient sur la psychologie naissante dans son ensemble.

Ce qui est très frappant à cet égard, et c'est un fait peu connu, c'est que Bernheim et Delbœuf ont progressivement abandonné l'usage de l'hypnose à partir de 1890, précisément parce qu'ils ont su reconnaître en l'hypnose un artefact, un produit de la suggestion. Comme ils l'ont tous deux déclaré très explicitement, l'"hypnose" n'existe pas, ce n'est qu'un effet de la suggestion. L'hypnose n'étant pas un phénomène authentique, ils ont donc décidé de l'abandonner au profit de la seule suggestion verbale. Ce glissement, je tiens à le faire remarquer, s'est opéré avant que Freud se détourne à son tour de l'hypnose comme technique psychothérapeutique. En fait, Freud s'est contenté de suivre le mouvement, comme tant d'autres psychothérapeutes à l'époque. Il n'est d'ailleurs pas sans sel de noter que ce sont ceux-là même que Freud présente toujours comme de naïfs hypnotiseurs qui ont, les premiers, critiqué la notion même d'hypnose ! Je dois dire que je les trouve, au point de vue méthodologique et épistémologique, bien plus subtils que Freud. Comparé à eux, Freud est un crédule positiviste. Mais évidemment, si Freud avait appliqué les principes méthodologiques de Delbœuf, nous n'aurions jamais entendu parler de lui...

*TD: À votre avis, le problème du relativisme moderne a-t-il commencé avec l'étude de l'hypnose?*

MJ-B: Je me garderai bien de me lancer dans des généralisations historiques de ce genre. Mais dans le domaine de la psychologie, l'hypnose telle qu'elle a été comprise par Bernheim et Delbœuf a sans aucun doute marqué le début de ce type d'incertitude épistémologique. Il est vrai qu'on trouve des déclarations semblables dans les *Principles of psychology* de William James, mais James avait lu Bernheim et Delbœuf.

*TD: Pouvez-vous me parler de votre propre expérience de la psychanalyse ou de l'hypnothérapie ?*

MJ-B: Dieu merci, je n'ai aucune expérience de la psychanalyse ! J'avais déjà de sérieuses réserves quand la question d'une analyse personnelle s'est posée à moi au début des années 70. C'était la belle époque du lacanisme post-Mai 68 en France et je voyais autour de moi comment certains de mes amis se laissaient complètement happer par l'analyse, comment ils abandonnaient tout sens critique et devenaient, du jour au lendemain, des défenseurs dogmatiques de la Cause. J'ai donc décidé de ne pas prendre ce chemin et j'en suis très content. Si je l'avais fait, je serais probablement aujourd'hui un clone lacanien de plus. De même, je n'ai jamais été en hypnothérapie à proprement parler. En revanche, comme je voulais en savoir plus sur l'hypnose, j'ai suivi des séminaires de formation en hypnothérapie et, dans la mesure où ce type de formation implique d'être hypnotisé, j'ai eu une expérience de l'hypnose.

*TD: Ceci s'est passé dans les dix dernières années?*

MB-J: Oui, c'était au début des années 90, aux Etats-Unis.

*TD: Pourquoi avez-vous attendu si longtemps pour étudier l'hypnose de cette manière?*

MB-J: Mon ami François Roustang m'encourageait à le faire depuis le milieu des années 80, mais j'avais laissé traîner la chose. Je le regrette, car j'ai tant appris en à peine quelques séances. Beaucoup, beaucoup de choses me sont devenues évidentes.

*TD: Vraiment? En quel sens votre expérience de l'hypnose a-t-elle modifié vos vues sur la psychanalyse ?*

MB-J: C'est vraiment très simple. Jusque là, je nourrissais encore une obscure croyance en ce que Freud a appelé l'"inconscient". Bien sûr, je ne concevais pas l'inconscient de la même manière que Freud...

*TD: Si je vous entend bien, vous aviez déjà publié trois livres sur la psychanalyse, et puis vous avez eu cette expérience ponctuelle de l'hypnose qui vous a amené à renier votre croyance passée en l'existence de l'inconscient !*

MB-J: [Rire] A vous entendre, on croirait que j'ai subi une sorte de conversion religieuse ! Non, je vois cela plutôt comme un dégrisement théorique. L'expérience de l'hypnose m'a permis de me rendre compte que ce que j'avais écrit jusque-là sur la question était complètement à côté de la plaque. Plutôt que de me débarrasser de cette expérience à l'aide de quelque hypothèse théorique auxiliaire, comme j'aurais pu aisément le faire, j'ai décidé de réviser ma théorie. Ce que l'hypnose m'a appris est au fond très simple : dans l'hypnose vous n'êtes jamais "inconscient". Au contraire, vous restez parfaitement conscient de ce qui se passe. C'est une espèce de jeu que vous jouez avec l'hypnotiseur. Ou bien vous acceptez le jeu, ou bien vous le refusez. Si vous refusez, alors il n'y a pas d'hypnose. Mais l'hypnose elle-même n'est rien d'autre que l'acceptation — la très consciente acceptation — des règles du jeu appelé "hypnose", lesquelles comportent couramment (mais pas nécessairement) la simulation de l'inconscience, de l'amnésie post-hypnotique, etc. L'inconscience et l'oubli (ce que Freud devait appeler le "refoulement") ne sont jamais que des artefacts du jeu hypnotique — une "suggestion", comme Bernheim et Delboeuf l'avaient clairement reconnu il y a de cela plus d'un siècle.

Or, il se trouve que la notion d'inconscient dynamique est apparue, historiquement parlant, avec les théories de l'hypnose du XIX<sup>ème</sup> siècle. C'est la grande thèse d'Ellenberger dans *Histoire de la découverte de l'inconscient* (1970 pour la première édition américaine) et j'y souscris totalement. Notre concept (freudien) d'inconscient provient de la "double conscience" mesmérénne, et plus directement encore, des recherches de Charcot et de Janet sur la "dissociation" hypnotique et le "subconscient". Ceci ne veut pas dire que "l'inconscient" freudien puisse être purement et simplement rabattu sur ces premières élaborations. Mais il est clair que l'idée même d'un inconscient dynamique est issue de l'expérience de l'hypnose et des états dissociatifs, ainsi que Freud l'a reconnu lui-même à plusieurs reprises. Eh bien, il suffit d'être hypnotisé soi-même pour se rendre compte que cette idée d'un "inconscient" hypnotique est une vaste blague. Comme je l'ai dit, vous restez parfaitement conscient de tout, même si le but du jeu consiste, justement, à faire comme si vous ne l'étiez pas. Et bien sûr, une fois que vous vous rendez compte de ça, vous êtes obligé de remettre en question toutes les théories qui ont été construites sur cette illusion, la plus notable d'entre elles étant la psychanalyse.

Ceci étant dit, il me faut sans doute préciser, à la façon de Delboeuf, que l'hypnose que j'ai étudiée et pratiquée est celle proposée par Milton Erickson. L'hypnose eriksonienne (tout comme l'hypnose bernheimienne) se fonde précisément sur l'idée que l'hypnose n'est pas un état très bien défini et qu'on peut tout aussi bien obtenir des effets hypnotiques à l'état de veille. Les eriksoniens ne cherchent pas forcément à produire un état d'hypnose profonde. Par conséquent, je suis prêt à reconnaître que mes vues sur l'inconscient font partie de préjugés théoriques qui s'enracinent dans cette expérience particulière de l'hypnose.

*TD: Dans la mesure où Ellenberger a légitimé l'histoire des états dissociés (altérés) dans son histoire de la psychiatrie dynamique, n'a-t-il pas par la même occasion ouvert la porte à l'épidémie contemporaine de troubles de la personnalité multiple (Multiple Personality Disorder ou MPD)?*

MB-J: La légitimation historique opérée par Ellenberger des théories hypnotiques du XIX<sup>ème</sup> siècle et de catégories diagnostiques comme la "personnalité multiple" a reçu à l'époque un accueil glacial de la part des psychanalystes orthodoxes, mais elle a eu une grande influence dans d'autres secteurs de la discipline. Le travail d'Ellenberger a indubitablement eu un énorme impact sur certains jeunes psychiatres américains au milieu des années 70. Comme l'a noté Ian Hacking, les promoteurs du diagnostic de MPD, comme Frank Putnam ou Richard Kluft, ont étudié de près Ellenberger et citent régulièrement son travail. C'est pourquoi, oui, je suis bien obligé d'admettre que ce spécialiste érudit et honnête, que j'admire énormément, a sans doute joué un rôle dans la montée du navrant "*recovered memory movement*" dans la psychiatrie nord-américaine. On a ici un autre exemple d'effet de boucle dans les sciences humaines, au sens où la reconstruction historique d'Ellenberger a contribué au renouveau des phénomènes qu'il décrivait.

*TD: Ellenberger croyait-il lui-même aux phénomènes dissociatifs qu'il décrivait en historien?*

MB-J: Je pense que oui, bien qu'il soit difficile d'en être certain. Ellenberger a toujours essayé de maintenir une stricte (bien qu'illusoire) neutralité vis-à-vis de son sujet d'étude, ainsi qu'il convient à un historien "objectif". Mais il est clair que derrière cette façade, il y avait un ordre du jour bien précis. Il n'a pas produit cet énorme travail pour rien. En écrivant ce livre sur la préhistoire de la psychanalyse, il entendait relativiser la psychanalyse, démontrer qu'elle était la pointe de l'iceberg hypnotique et nous encourager à lire avec plus d'attention des auteurs comme Janet.

*TD: Ellenberger ne voulait-il pas établir la construction sociale des maladies mentales?*

MB-J: Non, je ne le pense pas. Ellenberger avait une théorie implicite de l'inconscient créatif et mytho-poétique, un peu à la façon de Flournoy et de Myers, ce qui lui a permis d'envisager la psychanalyse comme une tradition dérivée par rapport à l'inconscient hypnotique. D'un point de vue historique, il avait parfaitement raison. Toutefois, Ellenberger n'était certainement pas un sceptique delboeufien. Dans la mesure où j'étais profondément influencé par Ellenberger, j'ai moi aussi maintenu une croyance en l'"inconscient" — jusqu'à ce que je pratique l'hypnose.

*TD: Vous connaissiez donc le travail d'Ellenberger avant d'arriver aux Etats-Unis?*

MB-J: Oui, tout à fait. J'ai lu Ellenberger juste après la première parution de son livre en français — en 1974, je crois — et cela a été un grand choc pour moi. Il est certain que ce livre a eu une influence décisive sur mon propre travail.

*TD: Et sur celui d'une génération entière de lecteurs français?*

MB-J: Non, sur le mien en particulier. Très franchement, pratiquement personne ne lisait Ellenberger en France jusqu'à la récente réédition de son livre. Même mon ami Léon Chertok, qui correspondait avec Ellenberger et avait polémique avec lui dans un article, citait rarement *l'Histoire de la découverte de l'inconscient*. Chertok n'a pas reconnu l'importance de ce livre. On peut dire la même chose de Roustang, malgré son intérêt pour l'hypnose. J'étais l'un des seuls en France, à l'époque, à prendre ce livre au sérieux.

*TD: Ce que vous dites est intéressant, dans la mesure où cet intérêt de longue date pour Ellenberger semble être plus en accord avec vos recherches récentes qu'avec vos premiers travaux, qui étaient plutôt déconstructivistes.*

MB-J: Vous savez, je crois que c'est Ellenberger, paradoxalement, qui m'a donné le courage de "déconstruire" Freud (puisque c'est cela que je faisais à l'époque). Je sais bien que ce n'est

pas immédiatement évident, dans la mesure où l'orientation de mes premiers travaux n'était pas du tout historique. À cet égard, j'étais un derridien typique, un lecteur du *texte* de Freud. Néanmoins, mon intérêt pour l'hypnose venait directement d'Ellenberger. C'est parce que je savais par le travail historique d'Ellenberger que la psychanalyse était seulement la pointe de l'iceberg hypnotique que je me suis permis d'entamer ma critique de Freud depuis l'angle de l'hypnose, de la suggestion, de la psychologie des foules, etc.

Je devrais ajouter qu'au moment de la rédaction de *Le sujet freudien*, j'étais simultanément en train de traduire avec deux amis les premiers écrits de Freud sur l'hypnose et l'hystérie, lesquels n'étaient pas disponibles en français à l'époque. Notre intention était de publier une édition critique de ces textes, auxquels nous avons ajouté un important appareil de notes historico-critiques. Dans mon esprit, cette édition critique devait fournir le contrepoint historique des thèses que j'avais dans *Le sujet freudien*. Malheureusement, bien que ces traductions soient parues séparément dans diverses revues, nous n'avons jamais réussi à obtenir des ayants-droit la permission de les publier dans un recueil. Quoi qu'il en soit, cette activité indique que j'étais déjà en train de mener un travail historique à l'époque où j'écrivais *Le sujet freudien*. Depuis, bien sûr, l'histoire est devenue de plus en plus importante pour moi. Mais elle était là depuis toujours, en coulisse.

*TD : Quelle était votre impression des travaux américains sur Freud avant que vous vous installiez aux Etats-Unis en 1986 ?*

MB-J : Je n'avais aucune impression. Très franchement, je ne connaissais pas très bien la littérature anglo-saxonne sur Freud. J'avais un préjugé typiquement français, ou peut-être européen, contre la psychanalyse américaine. Même si j'étais déjà très critique à l'époque à l'égard de Lacan, je continuais sans doute à être influencé par son rejet de la psychanalyse américaine. C'est pourquoi cela a été une véritable révélation pour moi lorsque j'ai découvert la littérature anglo-saxonne sur Freud, avec ses réévaluations critiques de l'histoire freudienne officielle, son insistance sur les documents et les témoignages de première main, sur l'histoire orale, etc.

*TD : Quelle est l'importance de l'histoire orale en psychanalyse ?*

MB-J : L'histoire orale est évidemment très importante. Kurt Eissler, le fondateur des *Sigmund Freud Archives*, l'a très bien compris et c'est pourquoi il a entrepris, dès le début des années 50, d'interviewer systématiquement les patients de Freud qui étaient encore vivants et leurs familles. Malheureusement, c'était pour tout mettre sous clé à la Bibliothèque du Congrès à Washington, de sorte que l'historien Paul Roazen a été obligé de tout recommencer à zéro quinze ans plus tard ! L'histoire orale est importante parce que tout en psychanalyse est basé — du moins en principe — sur "l'observation" clinique. Si nous croyons, par exemple, que les jeunes garçons désirent inconsciemment être sodomisés par leurs pères (ce que Freud appelle le complexe d'Œdipe "négatif") ou que les femmes veulent avoir des bébés pour compenser leur manque de pénis, c'est parce que Freud déclare avoir "observé" cela dans sa pratique. Et puisque ces "observations" étaient faites derrière les portes closes du cabinet de Freud, nous n'avons la plupart du temps aucun moyen de vérifier l'exactitude de ses comptes rendus cliniques. Nous ne pouvons que le croire sur parole — ce qui est précisément ce que font quotidiennement les psychanalystes quand ils nous affirment que "la psychanalyse nous apprend que...", ou encore que "la psychanalyse a prouvé que..." Mais pour peu qu'on répugne à se fier aveuglément à Freud, il est très important de recueillir le témoignage des personnes concernées, qu'il s'agisse des patients de Freud eux-mêmes ou, quand ce n'est plus possible, leur famille et leurs amis, afin de comparer leur version des faits avec celle de Freud. C'est ce qu'ont fait Ellenberger, Paul Roazen, Peter Swales, Karin Obholzer et d'autres "limiers" du freudisme, et ce qu'ils ont découvert, c'est que les patients de Freud, le plus souvent, n'étaient pas d'accord avec ses interprétations et que ses récits de cas étaient hautement sélectifs et

tendancieux, voire, dans certains cas, franchement trompeurs et frauduleux. Or cela, personne n'aurait jamais pu s'en rendre compte sans l'histoire orale.

Ceci étant, mon unique contribution en ce domaine a été l'entretien que j'ai mené avec Herbert Spiegel, un psychiatre qui avait temporairement remplacé Cornelia Wilbur auprès de sa fameuse patiente "Sybil". Grâce au témoignage de Spiegel, j'ai été en mesure de montrer que ce cas fondateur des MPD reposait sur des interprétations trompeuses, une technique suggestive irresponsable et la volonté de tirer profit de la condition de la patiente (voir Borch-Jacobsen, 1997). Je pense qu'on pourrait faire une démonstration analogue avec la plupart des récits de cas publiés, car ces problèmes sont vraiment endémiques dans le champ psychothérapique. L'histoire orale est le talon d'Achille de la psychothérapie.

*TD : Vos détracteurs français rejettent votre travail récent en le qualifiant d'"américain", par quoi ils veulent dire, sans doute, "révisionniste".*

MB-J : Étonnant, non ? Même le psychanalyste René Major, que je connais depuis presque vingt ans et avec qui j'ai partagé plus d'une bonne bouteille de vin français, n'a pas hésité à me décrire comme un "universitaire américain" dans une conférence qu'il a consacrée à mon livre sur Anna O. <sup>1</sup> Il est bien connu que les Français ont le plus grand mépris pour tout ce qui est américain — Disneyland, la "*political correctness*", la domination planétaire de l'anglais, le Coca-cola, Hollywood, etc. —, de sorte que me décrire comme un américain permet à peu de frais de rendre mon travail suspect aux yeux du public. D'amalgame en amalgame, on peut alors aisément attribuer ma critique de la psychanalyse à mon soi-disant "puritanisme", ainsi que l'a fait Major, suivi en cela par l'historienne Elisabeth Roudinesco. "Tout cela", m'écrivait celle-ci dans une lettre, "ressemble à la vague du politiquement correct et tout cela a un relent de puritanisme". À ce train-là, je finirai probablement par être dépeint comme un fondamentaliste chrétien ou un membre des milices d'extrême droite ! <sup>2</sup>

Mes détracteurs français semblent aussi croire que je suis devenu un positiviste primaire, un benêt qui croit aux faits. Ils aiment à me rappeler que la psychanalyse s'occupe de fiction et que personne ne se soucie des nombreux détails scabreux de son histoire. Mais ils se trompent sur toute la ligne. Loin d'être un positiviste, je suis un sceptique delbœufien qui soutient que les "faits" en sciences humaines sont toujours des artefacts, des constructions résultant d'interactions complexes. Les psychanalystes français se trompent sur ma sorte de révisionnisme et comme ils ne tiennent pas à entendre ce qu'on leur dit, vont probablement continuer à ne pas comprendre. En réalité, ce sont eux qui ont besoin de croire aux faits, pas moi. Ce sont eux qui ont besoin de croire, par exemple, qu'Anna O. a été guérie par Breuer, ou que Freud a "découvert" le rôle des fantasmes inconscients quand il a abandonné sa théorie de la séduction. Ils sont suffisamment fins pour se rendre compte que la psychanalyse est une fiction théorique et que la pratique analytique se réduit à un échange de signifiants vides de sens, à un "pacte symbolique" à la Lacan. Mais quand il s'agit de Freud et de l'histoire de la psychanalyse, ils sont incroyablement naïfs, pour ne pas dire ignorants. Ils sont incapables de voir à quel point les travaux des historiens de la psychanalyse remettent en question non seulement la légende que Freud a tissée autour de lui-même, mais aussi ses théories et ses affirmations cliniques. C'est pourquoi je dis que je suis moins positiviste que mes détracteurs français : ils continuent à penser qu'il y a eu des "découvertes" en psychanalyse, alors que moi j'en doute fort. Ce qu'on appelle les "découvertes" de Freud sont des constructions, des fabrications, des produits du dispositif analytique.

---

<sup>1</sup> René Major, *Au commencement – La vie la mort*, Paris, Galilée, 1999, p. 69.

<sup>2</sup> L'auteur ignorait à l'époque qu'il avait été traité de "négationniste" dans les colonnes de *L'Évolution psychiatrique*.

*TD : Il est intéressant de voir comment le post-structuralisme français a promu cette espèce d'anhistorisme, qu'il partage d'ailleurs avec le structuralisme.*

MB-J : Absolument. C'est très évident chez Lacan. Lacan est sans doute le plus anti-historique, le plus décontextualisé de tous les psychanalystes. Le fait que Lacan ait exempté la psychanalyse de tout type de validation, qu'elle soit expérimentale ou historique, aide à comprendre que les Français soient à ce point immunisés contre l'histoire révisionniste. Grâce à Lacan, la psychanalyse française est devenue un système entièrement clos, à prendre ou à laisser. Ce n'est pas une théorie ouverte, susceptible de révision ou de validation. Chez Lacan, non seulement on ne trouve pas de validation clinique, mais on ne trouve même pas la moindre *prétention* à une quelconque validation. Lacan faisait très rarement mention de ses cas. Le plus souvent, il se contentait d'affirmer : "La pratique analytique nous enseigne que  $x$ ", et puis il avançait une théorie de son cru ; ou encore : "Freud nous dit que  $y$ ", après quoi il proposait sa propre interprétation du texte freudien. Jamais il ne fournissait de données cliniques ou historiques sur lesquelles étayer ces théories et ces interprétations. La psychanalyse lacanienne est, très littéralement, une psychanalyse sans patient — et sans histoire. Ce que je reprocherais volontiers à Lacan, c'est d'avoir abusé de l'autorité de "l'expérience psychanalytique", tout en lui substituant en sous-main une philosophie a priori du langage et du sujet inspirée de Hegel, de Kojève et de Heidegger. La psychanalyse lacanienne est, comme vous le dites dans votre livre <sup>3</sup> de la psychanalyse en général, un discours en faillite, en ce sens qu'elle tire des chèques sur une "expérience analytique" qui ne se trouve nulle part. Et bien sûr, elle continuera à le faire tant qu'elle pourra s'immuniser contre les enseignements de l'histoire.

*TD : C'est la raison pour laquelle je suis convaincu par votre argument selon lequel la psychanalyse dénie à l'avance la possibilité d'un extérieur à partir duquel la critique pourrait s'opérer.*

MB-J : Oui, il est impossible de critiquer la psychanalyse de l'intérieur, ainsi que je l'ai pensé un temps, car l'intérieur se reconstitue perpétuellement. On ne pourra jamais, par exemple, critiquer la notion d'"inconscient" depuis l'intérieur du discours psychanalytique. C'est la raison pour laquelle le travail des historiens du freudisme, tels Ellenberger, Frank Sulloway, etc., est si important, car il permet de sortir du cercle enchanté du discours psychanalytique, de la "clôture" de son autoreprésentation.

*TD : J'entends souvent des admirateurs de vos premiers travaux "déconstructivistes" exprimer leur déception face à votre travail actuel. Pas plus tard que l'autre jour, une de mes connaissances — une théoricienne du féminisme — me parlait avec consternation de votre livre sur Anna O., un peu comme si vous vous étiez cassé un bras ou aviez fait une grave dépression.*

MB-J : Eh bien, vous pourrez lui dire que je me sens mieux, bien mieux ! Vous savez, j'ai l'impression de faire de la bien meilleure théorie à présent que mon travail a pris un tour plus historique, empirique. Le fait que je ne parle plus de Hegel, de Husserl ou de Heidegger ne signifie pas pour autant que mon travail soit moins "théorique". Au contraire, j'essaie d'aiguiser ma pensée au contact des faits. Je le répète, je ne suis pas un positiviste acharné, obsédé par l'observation, la vérification, la falsification. Je ne crois pas aux "faits" dans le contexte des sciences humaines-sociales (ni même, d'ailleurs, dans celui des sciences dites "dures"), et l'incertitude épistémologique ne me fait pas peur. Mais voilà le point décisif : je suis convaincu que c'est seulement en tenant compte des faits, de *tous* les faits disponibles, qu'on peut légitimement soutenir une théorie relativiste. Si on néglige les faits, ou si on les prend "tout faits", *ready-made*, hors-contexte, on se retrouve très vite avec une théorie dogmatique, non-critique. C'est pourquoi je me permets de répéter à mes chers freudiens que ce sont eux les

---

<sup>3</sup> Todd Dufresne, *Tales From the Freudian Crypt. The Death Drive in Text and Context*, Stanford, Stanford University Press, 2000.

vrais positivistes, et les vrais dogmatiques (ou “fanatiques”, comme Elisabeth Roudinesco aime à le dire des historiens qui ne sont pas d’obédience freudienne). La sophistication théorique est très souvent un voile pour une attitude clandestinement positiviste.

*TD: On a parfois l'impression, à vous entendre parler, que vous regrettez que votre travail ne fasse qu'ajouter à l'immense corpus freudien, chaque livre s'empilant de manière précaire sur l'autre.*

MB-J : C’est vrai.

*TD : S'il est vrai qu'on a trop écrit sur la psychanalyse, le silence est-il une option ?*

MB-J: Non, bien sûr. Mais vous avez raison : plus on critique la psychanalyse, plus on alimente le discours psychanalytique. C’est vraiment un discours auto-réplicateur.

*TD: Est-ce à dire que vous regrettez votre travail sur la psychanalyse?*

MB-J: Non, absolument pas. Ce serait stupide. Je ne renie rien.

*TD : Mais vous auriez souhaité étudier autre chose ?*

MB-J : Non, même pas. La psychanalyse est un champ si bizarre, si fascinant ! C’est bien la raison pour laquelle, vingt ans plus tard, je travaille toujours dans ce domaine ... La vérité, c’est aussi que je mets un temps fou à comprendre les choses. Mais une fois que j’ai compris, je mets les points sur les *i* et les barres sur les *t*. Je me rends compte maintenant — et c’est en partie la raison pour laquelle je ne me reconnais plus dans mes premiers travaux — que ceux-ci étaient trop décontextualisés. J’appartenais à cette culture psychanalytique française que je viens de décrire, et c’est quelque chose que je regrette. Mais c’est là que les choses se sont passées pour moi.

*TD: Il y a quelques années, vous m'avez dit que vous considérez le temps que vous avez passé à étudier Lacan comme une perte de temps.*

MB-J : En effet. Pour le philosophe que je suis, formé à Hegel, Husserl, Heidegger, Kojève, le discours de Lacan, malgré son excentricité apparente, n’a rien apporté de fondamentalement nouveau. A la différence de Freud, Lacan ne m’a rien appris. C’est pourquoi j’ai essayé de montrer, dans mon livre sur Lacan, comment son discours s’enracine dans ces autres discours philosophiques, comment il s’agit d’un discours en fait très *dérivé*. Peut-être d’autres apprendront-ils cela de mon livre — et à juste titre, puisque c’est pour eux que je l’ai écrit. Mais en ce qui me concerne, je n’ai rien découvert de très neuf chez Lacan quand j’ai enfin trouvé la clé de son système. En ce sens, je me sens un peu floué. Ceci dit, j’ai peut-être perdu mon temps, mais au moins maintenant personne ne peut plus me jeter Lacan à la figure !

*TD : L'une des réponses les plus cavalières aux opposants de la psychanalyse a consisté, ces dernières années, à les traiter de "dénigreur de Freud" ("Freud bashers", littéralement : "casseurs de Freud"). Ceci semble une nouvelle version de la réponse que les freudiens ont faite depuis toujours aux opposants. Je vous demande donc : vous considérez-vous comme un "Freud basher" ?*

MB-J : Pour les freudiens, je suis un “*Freud basher*”, bien sûr (en France, on dirait plutôt un “anti-freudien”). Mais qu’est-ce que cela veut dire? “*Freud basher*” est une catégorie qui permet de se débarrasser de la critique en l’attribuant aux affects personnels du critique. Comme vous le rappelez très justement, c’est ce que les psychanalystes ont toujours fait avec les opposants. Ils prétendent que si vous critiquez Freud, c’est parce que vous “résistez” à sa théorie de la sexualité, ou parce que vous êtes antisémite, ou parce que vous haïssez Freud. Ne pensez surtout pas que c’est une vieille histoire. Pas plus tard que cette année [1997], Elisabeth Roudinesco a donné un séminaire sur “La haine de Freud” à l’École des hautes études en sciences sociales à Paris. Tous les critiques de Freud depuis les débuts de la psychanalyse étaient décrits comme des haisseurs de Freud et mis dans le même sac que les nazis et les

staliniens. L'idée est que derrière toute critique de la psychanalyse — qu'elle soit scientifique, positiviste, philosophique, historique ou politique — il y a de la haine à l'égard de Freud. C'est parfaitement ridicule ! Personne ne hait Freud. En ce qui me concerne, je ne hais nullement Freud, pas plus que Lavoisier et Benjamin Franklin ne haïssaient Mesmer, ou que Hegel ne haïssait la phrénologie. En fait, la plupart du temps, je trouve Freud très brillant et j'ai la plus grande admiration pour son culot théorique et rhétorique. Mais là n'est pas la question. Il ne s'agit pas de savoir si l'on aime Freud ou pas, mais si ses théories tiennent le coup ou non. Toute cette histoire de "*Freud bashers*" et de "haïsseurs de Freud" est absurde. Je vous le demande, est-ce que nous passons notre temps à traiter les freudiens d'"entichés de Freud" ?

...

*TD : Oh, si peu ! [Rires]*

---

### **Ouvrages cités de Mikkel Borch-Jacobsen**

Borch-Jacobsen, Mikkel

1982 *Le sujet freudien*, Paris : Flammarion

1990 *Lacan, le maître absolu*, Paris : Flammarion

1991 *Le lien affectif*, Paris: Aubier

1995 *Souvenirs d'Anna O., une mystification centenaire*, Paris : Aubier.

1997 "The making and marketing of a disease: an interview with Herbert Spiegel", in *Freud Under Analysis: History, Theory, Practice*, ed. Todd Dufresne, New Jersey: Jason Aronson

### **Editions disponibles en français des ouvrages cités**

Ellenberger, Henri Frédéric (1994) *Histoire de la découverte de l'inconscient*, trad. (anglais), J. Feisthauer, avant-propos E. Roudinesco, Paris : Fayard

Grünbaum, Adolf (1996) *Les fondements de la psychanalyse*, trad. (anglais), J-C. Dumoncel, Paris : P.U.F.